Concours Anne Hébert

Un goût de papier, de colle et d'encre

« *Il y avait des matins cotonneux de brume, des gelées blanches comme du sucre blanc sur les herbes couchées et les labours sombres*. »[1]

À ma demande, maman m'a confectionné un petit cahier à partir des pages glacées du calendrier. À l'époque, le papier était rare. Je la vois plier délicatement les pages en quatre. Puis, elle perce le coin gauche avec la pointe d'un couteau et y insère une ficelle de boucher qu'elle noue délicatement. « *Voilà ton cahier, ma chouette!* » J'étais très heureuse. J'avais un cahier à moi dans lequel je pouvais écrire et dessiner.

- *Que fais-tu ?*
- *J'écris.*
- *Tu écris quoi ?*
- *Un livre.*
- *Pour qui?*
- *Pour mes poupées.*
- *Mais, les poupées ne savent pas lire !*
- *Je sais. Regarde, je les ai mises autour de la table. Elles m'attendent.*

C'est ainsi que j'ai écrit mon premier livre. Un abécédaire. C'était plus facile pour moi et mes poupées, puisque je connaissais quelques mots pour chacune des lettres et, surtout, je pouvais les illustrer aisément. A pour avion et ananas. B pour bébé et bateau. C pour cadeau et chapeau. D pour drapeau et dodo. E pour étoile et elfe. F pour fée et fête et ainsi de suite jusqu'aux lettres X, Y, Z. C'est là que j'ai bloqué. Maman est venue à ma rescousse. Pendant plusieurs semaines, je suis descendue au sous-sol. J'y ai écrit en majuscules, en minuscules, en caractère script et cursif les vingt-six lettres de l'alphabet. Je disposais les lettres et les mots de façon fantaisiste, selon mes humeurs du moment. Parfois, c'était en haut ou en bas de la page, sur les côtés ou en diagonal. Je jouais avec les lettres et les mots. Tout au long de la rédaction, je m'adressais à mes trois élèves, mes complices silencieuses, mes fidèles amies : une blonde aux longs cheveux drus, une brunette aux cheveux bouclés et une dernière chauve. Mes poupées n'avaient pas de prénom. Je m'adressais directement à l'une et à l'autre, en les pointant de l'index, leur demandant de répéter après moi : « A-vi-on, a-na-nas, etc. ». Lors de la leçon, je changeais, un peu, ma voix, selon l'élève qui devait me répondre. Puis, l'été venu, à l'heure du chant du coq et du hennissement, j'ai couru dans la lumière et le vent. Dans les rocailles, je voyais les toutes premières pensées mauves au cœur jaune enjoliver mes journées gorgées de rires, de cris et de pleurs. Cet été-là, j'ai perdu l'abécédaire de mon enfance.

« *Il y avait des matins cotonneux de brume, des gelées blanches comme du sucre blanc sur les herbes couchées* (…) »[2]

- *Qu'est-ce qu'on mange ?*
- *Je ne sais pas.*

---

[1] Hébert, Anne (1992). *L'enfant chargé de songes*, Paris : Seuil, p.40
[2] Hébert, Anne (1992). *L'enfant chargé de songes*, Paris : Seuil, p.40

Tous les jours, j'entendais cette incantation répétée le midi et le soir. Je plaignais ma pauvre maman qui était souvent à court d'idée pour cuisiner.

C'est comme ça qu'est né mon deuxième livre. Un livre de cuisine. À ma demande, maman m'a procuré un cahier spicilège, une paire de ciseau et un pot de colle jaune Lepage. Pendant des semaines et des mois, j'ai découpé et collé sur de grandes feuilles de papier kraft des photographies de plats : des crêpes, des omelettes, etc. Quand les amies de maman venaient à la maison pour coudre ou tricoter, je leur demandais de me donner leurs vieilles revues dans lesquelles se trouvaient de nombreuses images de plats à cuisiner. Un jour, j'ai eu assez d'illustrations pour les trois repas quotidiens. Avant de procéder, j'avais compté le nombre de pages du cahier. Je savais qu'il y avait sept jours dans une semaine, à raison de trois repas par jour, et que le vendredi, nous mangions maigre, midi et soir, et que, généralement, le dimanche midi, mes grands-mères et mon parrain venaient manger à la maison. J'avais tenu compte de ces réalités alimentaires. J'aimais beaucoup l'atmosphère de fête des repas du dimanche. Mes grands-mères échangeaient sur tout et rien, mon parrain parlait des pièces musicales qu'il avait composées ou des pièces qu'il jouait au piano ou à l'orgue. Les repas étaient savoureux et gais.

Je me suis mise au travail. J'ai regroupé les recettes selon les trois repas. J'avais une petite collection de jus, de fruits et de pain, pour le déjeuner, mais aussi des viandes apprêtées et accompagnées de différentes façons. Pour le repas du midi, je collais sur ma feuille une soupe ou un jus, puis le plat principal accompagné de légumes. Je n'oubliais jamais le dessert. J'aimais particulièrement ceux qui dégoulinaient de sauces sucrées, de crème ou de glace. Je procédais de la même façon pour le repas du soir. Ce qui était important, c'est que les menus soient différents, colorés et agréables à regarder, au point de donner à maman le goût de les préparer. Du regard, j'ai mangé ces plats. Je les regardais avec avidité. Je les savourais. Je glissais mes mains sur les pages glacées et je salivais de plaisir. Des odeurs sucrées et salées émanaient de ces plats qui, tout juste sortis du four, me semblait-il, fumaient à travers les pages.

J'avais sept ans et je ne connaissais pas l'existence des livres de cuisine. Je ne comprenais pas pourquoi il y avait autant de recettes dans les revues. Ce n'est que bien plus tard, que j'ai compris que bien des femmes se posaient la même question que maman. Puis, devenue mère, mon tour est venue. « *Maman, qu'est-ce qu'on mange ?* » Lasse, je répondais : « *Des oreilles d'éléphants, des pattes de singe, des araignées grillées.*» « *Pour vrai, qu'est-ce qu'ooooon maaaaaaange ?*» « *Une surprise !* » C'est toujours à ce moment-là, que je repensais à mon grimoire. Je me vois le déposer délicatement dans l'armoire où, enfants, nous rangions les albums de Tintin de mes frères et leur jeu de mécano. Ce collimage a disparu, lors d'un déménagement, sans doute. Enfoui au fond de ma mémoire, je conserve ces images de repas qui me font encore saliver de plaisir et de gourmandise.

« *Il y avait des matins cotonneux de brume, des gelées blanches comme du sucre blanc (...).*»[3]

J'étais follement amoureuse de Claude qui était amoureux d'une autre fille. Il était énigmatique, fumait la pipe, portait des vestons en velours côtelé, se tenait bien droit, le regard fuyant et lisait de la poésie. Il m'intriguait et me fascinait. Sa peau était douce, très douce. J'aimais l'embrasser et le caresser. J'aimais ses lèvres pulpeuses et son odeur. Une odeur que je n'ai plus jamais retrouvée. Son haleine était toujours fraîche. Ensemble, nous

[3] Hébert, Anne (1992). *L'enfant chargé de songes*, Paris : Seuil, p.40

avons monté un spectacle de poésie à partir des poèmes d'Anne Hébert entrecroisés à ceux de Saint-Denis Garneau. Mon troisième livre est né de cette fusion entre poésie et amour déçu. J'ai écrit un recueil de poèmes illustré à l'encre de Chine. Je l'ai titré *Fleurs de macadam* emprunté à une chanson de l'époque. Sur la page de couverture, j'ai collé des écailles de pommes de pin, ce qui donnait du relief au propos. Tout un été, j'ai écrit des poèmes que j'ai sablés, poncés, illustrés, ourlés, découpés, enveloppés de rêves parfumés sitôt envolés. J'ai relié le tout d'un ruban rouge écarlate, couleur du désir écrasé. Mon recueil me suivait partout et me consolait de la peine qui n'en finissait plus de s'étirer, tapie au fond de moi, entre douceur et douleur. Beaucoup plus tard, j'ai voulu relire mes poèmes, mais le recueil pourtant déposé précieusement dans une boîte avec les lettres d'un ancien amoureux avait mystérieusement disparu. Récemment, en vidant la maison, j'ai retrouvé plusieurs vers du recueil qui tapissaient le fond d'une vieille valise abandonnée au grenier.

« *Il y avait des matins cotonneux de brume (...)*.»[4]

Maman est morte, un matin enneigé. La femme aux cheveux de vague s'est enfoncée dans la lumière diaphane. Son corps rougi par les cris d'été et les rayons d'hiver s'est éteint. Ce matin-là, j'ai perdu ma principale alliée. Pour apaiser ma douleur, j'ai confectionné mon premier livre d'art que je lui ai dédié. J'ai réuni mes derniers poèmes nés de mon admiration pour le peintre Chagall et ses personnages en allé illustrés de récents dessins à l'encre de chine pour celle qui dessinait et écrivait si merveilleusement bien. Aujourd'hui encore, je regarde ces personnages évanescents qui sombrent dans le bleu du ciel ou volent, happés par la lumière vive, dans un univers intemporel, lumineux, entre ciel et terre. Les poèmes traversent, croisent et serpentent l'univers de soupirs, d'attentes, de désirs à jamais disparus, dans la grisaille « *des matins cotonneux de brumes*. »[5] Depuis, il n'y a qu'une tristesse infinie qui recouvre le sol gelé et enneigé, enterrant mon enfance, ma jeunesse et les jours qui restent estampillés de fleurs de grenier.

---

[4] Hébert, Anne (1992). *L'enfant chargé de songes*, Paris : Seuil, p.40
[5] Hébert, Anne (1992). *L'enfant chargé de songes*, Paris : Seuil, p.40